

*14 novembre 2015. 6 h 30. La France se réveille complètement sonnée par les images, par les actes. Plus rien ne sera jamais comme avant. J'ai passé ma nuit à déployer mes effectifs le long de la frontière que le Président nous a, illusoirement, demandé de fermer.*

*C'est le chaos, dehors. Et pourtant c'est ce jour-là que j'ai choisi pour remettre de l'ordre dans ma vie, faire la paix avec eux, avec moi-même. Chaque kilomètre que je fais me ramène un peu plus loin en arrière, dans cette enfance que j'ai voulu bannir de ma vie.*

*Je roule dans la nuit. Je roule mécaniquement, sans réfléchir, pour ne pas faire demi-tour, reculer, reculer encore. J'ai cru que j'étais guéri. J'ai cru que faire face à tout ça allait suffire. Ça a failli. Mais il manquait quelque chose. Pour ne plus être en colère, je n'avais pas d'autre choix que celui de pardonner, de retourner sur les lieux de son crime pour laisser là-bas toute la souffrance qui a accompagné ma vie.*

*Avancer, rouler malgré la fatigue de cette interminable nuit. Essayer d'imaginer à quoi ils ressembleront; est-ce qu'ils auront beaucoup changé,*

*vieilli ? Ma mère n'aura sans doute pas conscience de qui je suis. Elle ne comprendra certainement pas les mots que j'essaierai de lui murmurer à l'oreille. Prisonnière de la maladie d'Alzheimer, elle ne percevra pas la portée, l'importance de ma présence. Mon père, lui, est certainement déjà debout.*

*Combien d'années sont passées depuis la dernière fois que je les ai vus ? Depuis combien de temps ai-je cessé de répondre aux appels téléphoniques de mon père ? J'avais besoin de ce silence, de cet éloignement, pour régler mes comptes avec cette foutue enfance, pour être en harmonie avec moi.*

*Comment pardonner aux autres lorsqu'on ne se pardonne pas à soi-même ? Je m'en suis voulu durant toutes ces années. De n'avoir rien dit, d'avoir accepté, enduré sans jamais rien dire. J'en arrivais à m'estimer complice de son crime à lui. Je fuyais mon reflet dans le miroir, par dégoût, par honte.*

*Ma vie n'a été qu'une interminable fuite jusqu'à ce que je décide enfin de m'arrêter, épuisé par cette cavale désorganisée. On ne peut pas fuir indéfiniment son enfance. L'âge nous en éloigne peut-être, mais elle reste toujours gravée en nous. Parce qu'elle nous offre nos premiers souvenirs, nos premières émotions ; parce qu'elle est le début de notre apprentissage, l'enfance nous accompagne toujours.*

*Seule la mort aurait pu me la faire oublier. Mais, même si j'ai essayé parfois, je n'ai jamais eu assez de courage. Alors, j'ai appris à faire avec, avec cette enfance destructrice. C'est vers elle que je reviens*

*aujourd'hui, vers ce commencement qui aurait dû être ma fin.*

*Je double des convois de véhicules blindés militaires qui font route vers Paris. La France est en guerre, et moi je vais chercher la paix. Je me bats depuis tellement longtemps avec ces démons qu'il a fait entrer en moi. Il a ravagé mon âme. Tout mon être à l'intérieur n'a été qu'un champ de bataille. Il m'a fallu trente-sept années pour déminer, patiemment, chaque parcelle de mon corps, chaque morceau de mon esprit.*

*Je conduis les yeux remplis de larmes. Elles ne coulent pas. Elles restent là, bien à l'abri dans mon regard. Elles s'accrochent à moi comme je m'accroche à ce volant.*

*À part celles qu'il a fait entrer en moi, je n'ai presque pas d'autres images de mon enfance. Ai-je été heureux ? Je n'en ai pas le souvenir. J'avais pourtant tout pour l'être.*

*J'étais le dernier-né d'une famille nombreuse. Trois sœurs et un frère. Nous habitons une grande maison, posée au milieu d'un grand terrain. Et, tout autour, il y avait la nature. La nature à perte de vue : des collines, des bois, des petits ruisseaux anodins mais qui, dans mes jeux, devenaient des torrents dévastateurs. Les seules images qui me restent sont celles, figées, de vieilles photos, jaunies par le temps, abandonnées dans un tiroir.*

*Les autres ont tous de beaux albums reliés pour se souvenir de leur vie d'avant. Moi, je n'ai que*

*quelques bribes dispersées chez les uns ou les autres. Il y a la photo d'un Noël où, un chapeau de Zorro sur le crâne, je joue avec une belle voiture télécommandée. Il y en a une autre, où, cheveux bouclés et blonds sous un chapeau de cow-boy, je chevauche un tracteur à pédales...*

*L'instant d'avant, je pense que j'étais comme tous les autres enfants de mon âge: insouciant, sans rêves et presque sans peurs. L'instant d'avant, mon père ne s'occupait pas trop de moi. Il ne me donnait que peu d'affection. Ce n'était pas son truc. Lui, il travaillait à l'usine de tissage. Il ne m'a jamais vraiment parlé de son métier. Je n'ai pas le souvenir d'avoir été le retrouver, ne serait-ce qu'une fois, pour le regarder tisser les jolies soies. Nous n'avons jamais discuté des choses de la vie. Il ne m'a rien appris, rien transmis. Il était trop préoccupé par son travail, par son jardin et par le football surtout.*

*Est-ce que nous parlerons de cela, tout à l'heure? Est-ce qu'il aura beaucoup changé? J'ai laissé dans mon rétroviseur un tout petit homme aux cheveux blancs comme les nuages, aux yeux humides de me regarder partir. Est-ce qu'il pressentait tous les silences qui allaient nous submerger, toute cette absence?*

*L'instant d'avant, ma mère était le pilier de la famille, le pilier de ma vie. Elle ne doutait jamais, ne flanchait jamais. Je ne me souviens pas de l'avoir vue pleurer. Elle cachait ses émotions derrière un abord austère. J'avais le sentiment qu'il n'y avait jamais de place pour moi dans ses bras, qu'elle n'était*

*réservée et disponible que pour les enfants dont elle avait la garde. Mon enfance a été bercée par les reproches qu'elle faisait à mon père. Mais, surtout, sa froideur a fait entrer en moi la peur panique de ne pas être aimé. C'est dur de grandir, de vivre avec ce sentiment. On en demande toujours trop aux autres. On se sent perpétuellement abandonné, mal aimé, ça n'est jamais assez. Et, finalement, c'est ce qui finit par arriver, parce que les autres se lassent de ne plus savoir comment nous montrer, nous prouver à quel point ils nous aiment.*

*Je redoute le moment où je vais la revoir. Je sais que la maladie l'a défigurée, affaiblie. Je le redoute parce que, plus qu'à n'importe qui d'autre, c'est à elle que j'en veux. Mais, à un moment, la rancune et la colère deviennent de mauvaises habitudes et on s'empoisonne la vie sans s'en rendre compte.*

*Écrire, dire cette vérité qui m'a accablé ne suffisait pas. Dans la vie, on a toujours le choix : agir ou s'enfuir ; pardonner ou se venger ; aimer ou haïr. J'ai fui durant presque toute ma vie. Témoigner, simplement témoigner, et faire ressortir toute la haine n'aurait eu aucun intérêt. Je ne voulais pas que mes mots ne soient pris que comme les instruments d'une vengeance tardive.*

*Revenir physiquement sur mon passé ; affronter les lieux, les visages, et leur dire que j'ai guéri de mes blessures ; qu'aujourd'hui je ne leur en veux plus, ça donne un sens, une véritable raison au témoignage que j'ai écrit et que vous êtes en train de lire.*

*Je ne sais pas si un jour je pourrai dire: «Je te pardonne». Ça semble encore prématuré. Je me contenterai de ceci: «Je ne t'en veux plus». C'est une première étape vers une guérison que je veux définitive. Qui sait, cela sera peut-être suffisant. L'instant d'avant, j'étais un enfant comme les autres...*

L'instant d'avant, mon frère était mon héros. C'était un matin d'été. Il faisait déjà assez chaud dans la pièce. J'étais heureux parce qu'il nous avait rejoint, pour les grandes vacances et que c'était parti pour durer des jours et des jours.

Il était là, à dormir dans le même lit que moi. J'imaginai nos parties de football du jour. Je chantonnais dans ma tête les chansons de Simon and Garfunkel qu'il me jouerait avec sa guitare, sous le grand chêne. L'instant d'avant, j'avais six ans et ma vie, la vie, me semblait simple et douce...

L'instant d'après, mon frère était encore mon héros. Dehors et dedans, il faisait encore plus chaud. Mes cuisses me brûlaient un peu. Mes fesses me faisaient mal. Je ne comprenais pas trop ce qui venait de se passer. Mon frère était retourné de l'autre côté du lit. Je n'imaginai plus rien. Je ne chantonnais plus rien.

J'avais conscience que quelque chose venait d'arriver, mais je n'en mesurais pas l'importance. Et puis, mon frère m'avait rassuré avec sa voix si complaisante : « Tous les frères font comme ça ». Il

me l'a répété cinq fois, dix fois au creux de mon oreille. Ça va!

Oui, mais alors, pourquoi il ne faut rien dire aux parents ?

« C'est des secrets de frères. Ça ne se répète pas. Fais-moi confiance... »

L'instant d'après, mon frère était encore mon héros, alors je lui faisais confiance. Il était le seul adulte à qui je me fiais. Il était ma référence, mon exemple. Je marchais dans ses pas. J'essayais d'être son ombre. Mon grand frère de seize ans m'a dit que c'était normal, alors je n'ai pas cherché à comprendre.

Je suis le dernier-né d'une famille de cinq enfants. Au dire de mon psychologue, j'ai été le jouet d'une famille incestueuse délirante! Ça fiche une de ces claques d'entendre ça : famille incestueuse délirante.

Assis sur son canapé, à raconter des bribes de ma vie torturée, je me souviens que je suis d'abord resté abasourdi. Qu'est-ce que cela pouvait bien vouloir dire, famille incestueuse délirante ? À bien y réfléchir, ça donne le tournis. Je crois que j'ai failli vomir lorsque j'ai pris la mesure du sens.